

Études littéraires africaines

Cada Homem é uma Raça, une prose poétique altermondialiste

Richard Charbonneau



Number 25, 2008

Autour de Mia Couto

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1035223ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1035223ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)

2270-0374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Charbonneau, R. (2008). *Cada Homem é uma Raça*, une prose poétique altermondialiste. *Études littéraires africaines*, (25), 16–18.
<https://doi.org/10.7202/1035223ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2008

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

CADA HOMEM É UMA RAÇA, UNE PROSE POÉTIQUE ALTERMONDIALISTE

En relisant *Cada Homem é uma Raça* pour les besoins de ce court article, j'ai retrouvé à quel point l'écriture de Mia Couto – du moins à l'époque – malgré la gravité de certains thèmes évoqués, éclate d'une fraîcheur parfois nostalgique, entre sacré et profane ou ancestralité et modernisme. Le texte de Mia Couto est à la fois respectueux des valeurs anciennes, dont il se nourrit, et totalement iconoclaste grâce à son art de « dénormatiser » la grammaire et l'expression pour arriver à une « mozambicanité » littéraire et salvatrice.

Les onze nouvelles du recueil glissent du souvenir d'enfance (« *Rosa Caramela* ») à l'humour-vengeance (« *Rosalinda, a nenhuma* »), à l'humour-tradition (« *O ex-futuro padre e sua pré-viúva* »), à l'humour-drame par la caricature du système colonial (« *Sidney Poitier na barbearia de Firiipe Beruberu* »), au drame pur (« *A princesa russa* »), ou évoluent entre l'étrange, le merveilleux et le fantastique (« *O apocalipse privado do tio Geguê* », « *O pescador cego, O mastro de Paralém* », « *A lenda da noiva e do forasteiro* », « *O embondeiro que sonhava pássaros, Mulher de mim* »).

C'est par un processus de recréation totale de la langue que Mia Couto réussit à « conquérir l'univers à partir du patrimoine qui nous a été légué par nos ancêtres [le sacré – et à] réinventer de nouveaux paysages en ne respectant pas les architectures ancestrales [le profane – pour arriver enfin à la] vérité intime du psychisme de son peuple »¹. Ce processus de recréation place Mia Couto dans le sillage du Brésilien Guimarães Rosa et de l'Angolais Luandino Vieira, pour rester dans le domaine lusographe (Pires Laranjeira² ajoute l'Irlandais Joyce et l'Algérien Kateb Yacine³).

Ce processus de recréation est souvent l'apanage des auteurs qui s'expriment dans la langue héritée du colonialisme afin de mieux se l'approprier, de la faire véritablement leur, et d'en finir une fois pour toutes avec la littérature coloniale ou *literatura do Ultramar*.

Voici un relevé des principales créations lexicales, grammaticales et littéraires trouvées dans les onze nouvelles de *Cada Homem é uma Raça* :

« *A Rosa Caramela* » : *a casa dela era linda, apesar ; os aguardas ; petrimóveis enquanto ; sobressonhava ; nada não esroupada ; imovente ; entartarugou ; desconsequi ; infindei ; se irrealizou.*

« *O apocalipse privado do tio Geguê* » : *me malditou ; tiritacteava ; desorfanava ; beberava ; no enquanto ; oscilaçantes ; choraminguar ; se agasta ;*

¹ Selon les termes de João Louro, que je traduis ici, dans son article « O mito e a realidade » paru dans le *Jornal de Letras* du 11 février 1992.

² Laranjeira (P.), « Mia Couto, sonhador de verdades, inventor de lembranças », dans *Literaturas Africanas de Expressão Portuguesas*. Lisbonne : Universidade Aberta, 1995, p. 314.

ensonado ; *consequenciaria* ; *orgulhecer-se* ; *se contracurvava* ; *consporcarias* ; *animaldades* ; *as validades*.

« Rosalinda, a nenhuma » : *pontapesaria* ; *interrupção bicego* ; *se bonitava* ; *ligeirista* ; *suprametida* ; *a lacrimaruja*.

« O embondeiro que sonhava pássaros » : *aos pouco-pouco* ; *continenciou-se* ; *chilreino ruar*.

« A princesa Russa » : *expressionada* ; *compaixonada* ; *vagamente* ; *sonolentidao*.

« O pescador cego » : *nos senfins* ; *desmarado*.

« O ex-futuro padre e sua pré-viua » : *oractivo* ; *malbuciou* ; *argumentiras* ; *intromissário* ; *respirareava* ; *estremexe* ; *vivibundo*.

« Mulher de mim » : *avemente* ; *malvorei-me*.

« A lenda da noiva e do forasteiro » : *aguamente* ; *medonhavel* ; *irreputado* ; *multipingavam* ; *deampulou*.

« Sidney Poitier na barbearia de Firipe Beruberu » : *marrabentavam*.

« Os mastros do Paralém » : *no dezassétimo* ; *se confusionavam* ; *farolitando* ; *trauteceirão* ; *infantusias* ; *condolentidão* ; *recadoando*.

Une observation attentive permet de les classer sommairement de la façon suivante :

– les mots-valises sont les néologismes les plus courants de ce genre de récréation littéraire. Choisissons par exemple *infantusias* (enfantaisies) composé à partir de *infância* et *fantasias*, *petrimóveis* (pétrimobiles) de *petrificados* et *imóveis*, ou encore *argumentiras* (argumensonges) de *argumentos* et *mentiras*, bel exemple d'haplogie ;

– les mots transformés par le remplacement d'une lettre comme *malbuciou* (il malbucia) au lieu de « balbuciou » ;

– *deampulou* à partir de « deambulou » est une formation intéressante car elle combine adroitement les deux procédés précédents ; l'auteur en arrive à recréer un mot qui existe déjà : par mutation du *b* de *deambular* en *p*, il réinvente – si l'on peut dire – le mot *pular* (bondir) pour créer *deampular* (déambondir) ;

– les mots transformés par l'introduction d'une lettre ou syllabe supplémentaire comme *choringuar* (*minguar* signifie « diminuer »). Autre exemple de ce type : *chilreino* à partir de *chilreio* (je gazouille) ou de *chilreiro* (gazouillant) ajouté au mot transformé par le *n* en *-reino* (-royaume) ;

– la création de verbes à partir de substantifs ou d'adjectifs comme *bonitar-se* (se mignonniser), *mulherar-se* (se femmer), etc. ;

– la création d'adverbes en *-mente* à partir de substantifs : *avemente* (oiseaument), *aguamente* (eaument) ;

– le recours à la préfixation est très fréquent chez Mia Couto : *desconsequir* (déréussir), *desorfanar* de *orfanar* (devenir orphelin), *irreputado* (irréputé), etc. ;

– du point de vue syntaxique on relève le doublement des négations comme *nada não* (ne pas jamais) qui rappelle le *nonada* du Guimarães Rosa de *Grande Sertão : Veredas*, si ma mémoire est bonne.

– les néologismes formés à partir d’africanismes comme *marrabentar* à partir de *marrabenta*, danse du sud du Mozambique.

Je pourrais, bien entendu, poursuivre cette classification, tant la créativité lexicale est ici riche et variée. Mentionnons également le recours, comme je l’ai ébauché dans le dernier point précédent, à de nombreux africanismes de diverses origines. En voici quelques-uns :

Capulana (genre de tissu)

Ndoé (espèce de poisson)

Mulala (racine qui sert à se laver les dents)

Xicadju (eau-de-vie de cajou)

Muska (harmonica en langue *chissena*, à partir du portugais *música*)

Mesunheiro (de *mesungo*, homme blanc)

Compounde (dortoir, de l’anglais)

Kongolote (mille-pattes)

Chissila (mauvais œil)

Cushe-cushe (sortilège)

Chimandjemandje (rythme musical, danse)

Dákámaus (serrement de mains, du portugais *dá cá as mãos* : « donne tes mains »)

Muana (enfant)

Matambira (argent)

Sacudu (du français « sac-à-dos »)

Les procédés utilisés par Mia Couto pour forger son style, comme la création lexicale, le recours aux langages régionaux, le jeu des sonorités de toutes sortes, les jeux de mots, ont fortement poétisé sa prose et ouvert à la littérature mozambicaine une voie nouvelle d’expression à l’intérieur de la grande expression lusophone. Je donne, et pour conclure, à nouveau la parole à João Louro : « Mia Couto nous conte le silence mythique qui traverse des zones encore non corrompues par la culture occidentale qui tend à envahir le monde entier ». Une sémantique mozambicaine de résistance, en quelque sorte.

■ Richard CHARBONNEAU
Laboratoire EDPAL (Études des Particularités
du Portugais d’Afrique Lusophone)
Université de Rennes II Haute Bretagne